en efforts titanesques, mais inutiles. Et pendant ce temps, la comtesse de Balmoral, qui est bien la souveraine la plus sédentaire de l'Europe, partait inopinément pour l'Italie, où elle a vu de vilaines figures politiques et de beaux lacs bleus, et fait, comme toujours, peu de bruit et beaucoup de bien.

Elle entre dans une vieille sereine que pourrait lui envier son auguste cousin, le tzar Alexandre. Son deuil admirable va s'amortissant sous les bénédictions qui le récompensent sans l'effacer, tandis que le malheureux autocrate du nord éprouve à la fois tous les déboires du souverain et tous les chagrins du chef de famille.

Dans cette immense Russie, où l'amour de l'empereur est un culte, où depuis les salons du boyard jusqu'à la chaumière du moujick, les lampes brûlent en même temps devant le portrait de *Notre Père le tzar* et l'image des saints nationaux de l'empire, une secte sauvage, dépassant en logique et par là même en abjection les révolutionnaires de tous les autres pays, s'est élancée à l'assaut de la société et des principes qui en font la vie.

Le poison circule dans la nation par des veines mystérieuses qu'aucune police n'a pu constater, mais qui embrassent ou du moins pénètrent toutes les couches sociales. Les *Nihilistes*, c'est le nom hideux qu'ils se sont décerné, ont un pied partout : dans les villes, dans les campagnes, dans l'armée, dit-on, dans la magistrature peut-être, à la cour probablement, et, chose étrange, dans le clergé lui-même.

Trois ou quatre fonctionnaires éminents viennent de tomber sous leurs coups ; deux ou trois séditions ont éclaté à ciel ouvert ; d'audacieux placards sont affichés partout, la nuit ; trois coups de revolver viennent d'être tirés en plein jour sur l'empereur en personne. On veut faire capituler le pouvoir : c'est le programme hautement affiché ; et le pouvoir se hérissé de toutes ses formidables défenses. Un état de siège, tel qu'on ne l'a jamais vu nulle part, étend en ce moment ses lois sur tout le pays, et la vie civile n'est plus qu'un souffle que le roulement des tambours et le pas cadencé des soldats ne laisse plus entendre.

Plus près de nous, la patriarcale Autriche offre en ce moment un tout autre spectacle. Une fête de famille la groupe tout entière autour de son bien aimé souverain, qui célèbre ses *noces d'argent* ; et rien n'est plus touchant que de voir, confondues dans la même pensée filiale, tant de nationalités rivales ou même ennemies, qui prouvent ainsi à quel point le terrain des sentiments est distinct pour elles de celui des intérêts. François Joseph est d'ailleurs le seul souverain dont la popularité ait résisté à tous les malheurs politiques ou militaires.